

Interpréter le Vieux-Montréal Le sens du visible

Jean-François Leclerc

Numéro 72, printemps 1997

Vieux-Montréal

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16955ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Leclerc, J.-F. (1997). Interpréter le Vieux-Montréal : le sens du visible. *Continuité*, (72), 29–31.

Le *sens* du *visible*

Après avoir connu des décennies d'indifférence qui ont bien failli avoir raison de sa peau, le Vieux-Montréal est maintenant sauvé de l'oubli. Désormais, des outils d'interprétation et des institutions veillent au souvenir en affirmant son identité bien vivante.

par Jean-François Leclerc

Le Vieux-Montréal ne se donne pas immédiatement aux visiteurs non avertis. De forme oblongue, le quartier présente une topographie sage avec ses rues étroites et relativement droites. Rares sont les lieux qui permettent une vue d'ensemble du quartier. Son patrimoine est riche et exemplaire, mais pour certaines époques de son histoire, il est dispersé et à l'état de traces, comme ce mur d'abside de la chapelle de l'ancien Hôpital général, rue Saint-Pierre, ou l'alignement en dents de scie des façades de la rue de la Commune, qui dessine le tracé des fortifications sous-jacentes. La dense histoire de ce quartier historique doit donc être interprétée. Les efforts en ce sens datent d'au moins cent ans.



INSCRIRE LE PASSÉ, MANIÈRE XIX^e SIÈCLE

En 1862, au moment où des membres de la bonne société fondent la Société d'archéologie et de numismatique de Montréal (SANM), le quartier historique vient d'amorcer une mutation profonde. L'Hôtel-Dieu a quitté son complexe conventuel, l'Hôpital général est sur le point de l'imiter et la bourgeoisie migre vers les pentes de la montagne.

Réalisant le potentiel historique du patrimoine montréalais, dont une partie disparaît sous ses yeux, le SANM s'engage bientôt dans la mise en valeur et même la défense de l'histoire montréalaise, façon XIX^e siècle. Jusque dans les années 1940, elle sera la seule, avec la Société historique de Montréal (1858) et quelques historiens et archivistes à y porter une attention aussi active.

Le Centre d'histoire de Montréal, place d'Youville, loge dans l'ancienne caserne de pompiers construite en 1903.

Source : Centre d'histoire de Montréal



Défilé de voitures anciennes lors de la Fête de l'histoire, édition 1996. Cette fête a été organisée par les commerçants de la rue Saint-Paul en collaboration avec les musées et le Bureau de promotion du Vieux-Montréal.

Source: Centre d'histoire de Montréal

Les monuments et les plaques font partie des premiers éléments commémoratifs du Vieux-Montréal. Ici, la statue de Maisonneuve sur la place d'Armes.

Photo: Gilles Lauzon



Les « outils d'interprétation » à sa disposition, hormis les publications, sont peu nombreux. Pour inscrire l'histoire au moment où elle s'efface, on a alors recours à des plaques commémoratives, ces ancêtres des panneaux d'interprétation, à des monuments et à des expositions.

Aussi, dès les années 1890, une cinquantaine de plaques sont installées pour souligner le 250^e anniversaire de la fondation de Montréal. Une vingtaine s'ajouteront dans les décennies suivantes. Les plaques mettent presque exclusivement en valeur les traces et personnages du passé français. La Société historique de Montréal et, par la suite, les Commissions des monuments historiques canadienne et québécoise, créées en 1917 et en 1922 respectivement, ainsi que quelques organismes privés apportent également leur contribution.

Quant aux monuments érigés à l'occasion du 250^e anniversaire, leur fonction est toute tournée vers la commémoration *in situ* de l'événement de la fondation en 1642: l'obélisque des fondateurs, place d'Youville, et le monument à Maisonneuve, place d'Armes. Le seul autre monument glorifiant le passé montréalais est celui dédié à John Young, promoteur de la modernisation du port au milieu du siècle dernier.

Mais l'événement marquant demeure l'ouverture d'un premier musée en 1895. En louant le château de Ramezay de la Ville, la SANM le sauve *in extremis* de la démolition. Jusqu'à la fin des années 1960, le musée de la Société d'archéologie sera la seule institution muséale du quartier historique, si on excepte le petit musée religieux de la basilique Notre-Dame, fondé en 1937.

LE XX^e SIÈCLE SE SOUVIENT

À ce marquage des lieux se rattachent rapidement des circuits touristiques et des visites commentées épisodiques, des moyens d'interprétation peu coûteux laissés aux initiatives publiques et privées. La Société historique de Montréal, à partir de 1917, effectue une visite commentée annuelle du Vieux-Montréal, sorte de pèlerinage sur les lieux du passé français

de Montréal (le commentaire accompagnant ce circuit sera rédigé par Victor Morin et édité par les Éditions des Dix, en 1942, sous le titre *Le Vieux Montréal, Fondation - Développement - Visite*).

Au cours des années 1960, la renaissance du Vieux-Montréal justifie la mise à jour des circuits et une offre plus régulière de visites. La Ville de Montréal et le ministère du Tourisme publient quelques brochures destinées aux touristes. C'est encore le passé français qu'on identifie, bien que quelques édifices plus récents soient cités (par exemple, le Palais de justice, la Tour de l'horloge). Des visites en calèche sont organisées sous la supervision de la Ville après la fermeture du marché Bonsecours. En 1967, la Congrégation Notre-Dame crée à la chapelle Notre-Dame-de-Bonsecours un petit musée religieux illustrant la vie de Marguerite Bourgeoys.

L'initiative la plus marquante de ces années revient cependant au Musée des beaux-arts de Montréal. Ses guides mettent sur pied, à l'occasion de l'exposition universelle de 1967, un service hebdomadaire bénévole de visites à pied du quartier historique, avec l'assistance de spécialistes. Comme le Musée ne présente pas d'expositions majeures pendant l'été à l'époque, le personnel dispose du temps nécessaire pour effectuer ces visites. Le circuit se concentre dans la partie est du Vieux-Montréal et connaît un grand succès. Les visites sont aussi offertes pendant quelques années aux groupes scolaires. Des circuits pédagogiques sont conçus pour cette clientèle.

À partir de 1972, les guides peuvent compter sur un nouveau musée, celui de la maison Pierre du Calvet, propriété de la compagnie Ogilvy. C'est là qu'est exposée jusqu'en 1982 la collection de meubles anciens du Musée des beaux-arts. Ce musée est le seul à donner accès à une maison bourgeoise montréalaise typique du XVIII^e siècle. La fermeture de la maison en 1982 précède de peu la fin des visites du Musée, qui réclame ses guides pour ses nouvelles expositions estivales.

L'AUBE D'UN TEMPS NOUVEAU

Au cours des années 1970 s'affirme une nouvelle sensibilité populaire pour le patrimoine. Des groupes de pression se manifestent, tels Sauvons Montréal et Héritage Montréal. En 1974, l'urbaniste et architecte Jean-Claude Marsan publie une remarquable synthèse historique, *Montréal en évolution*, qui offre pour la pre-

mière fois une vision globale de l'évolution du quartier historique, tirant profit de recherches antérieures des géographes, historiens et urbanistes. La Communauté urbaine de Montréal et des groupes de recherche privés (comme celui de l'architecte Phyllis Lambert) amorcent des inventaires.

Une nouvelle grille de lecture du passé s'impose: l'architecture. Le patrimoine bâti du Montréal anglo-saxon et du Montréal industriel et commercial reçoit pour la première fois une attention égale au patrimoine de l'époque française. Cette grille est inclusive, relativement neutre, et sied bien à une société montréalaise pluraliste et multiethnique. En rupture avec l'approche commémorative plus étroite des époques précédentes, elle marquera la recherche et l'interprétation du Vieux-Montréal des décennies suivantes.

En 1979, l'entente entre le ministère des Affaires culturelles et la Ville vient non seulement appuyer les efforts d'inventaire, de restauration du patrimoine et de recherche, mais aussi créer des outils de diffusion et d'interprétation qui vont marquer l'évolution du quartier historique.

Du côté des publications (souvent gratuites), la collection « Pignon sur rue » offre un panorama remarquable du patrimoine de tous les quartiers, incluant le Vieux-Montréal (cette série a été rééditée en 1991 par l'éditeur Guérin). Un million d'exemplaires d'un populaire circuit pédestre sont distribués au cours de la période. Certains éditeurs privés participent à cet engouement, dont Libre Expression, qui publie le *Guide Montréal*, réédité sous le titre *Explorer Montréal*, en collaboration avec Sauvons Montréal. Le Vieux-Montréal est désormais traité comme un quartier parmi d'autres, central et plus riche, certes, mais non plus le seul à témoigner du passé. En outre, cette histoire qui préfère les façades aux visages, la série au récit, possède un pouvoir d'évocation plus limité.

En 1983, le quartier est enfin doté d'un centre d'interprétation sur l'histoire de Montréal, installé dans une caserne de pompiers désaffectée du secteur ouest. Le Centre d'histoire de Montréal, situé au centre de la place d'Youville, est d'abord piloté par la vénérable Société d'archéologie et de numismatique du Château de Ramezay, puis intégré au réseau municipal des maisons de la culture. Son exposition permanente, ludique et accessible, couvre toute l'histoire mon-

tréalaise. Elle permet de situer l'histoire du patrimoine dans une perspective socioéconomique en suivant un continuum chronologique, ce que ne permettent pas les circuits. Le Vieux-Montréal n'est pas l'objet spécifique de son propos, mais il y occupe une grande place. Le musée sert également de centre d'information touristique pour l'ouest du quartier.

Du côté est du Vieux-Montréal, près du vénérable musée du Château de Ramezay rénové et accrédité en 1978, est inauguré en 1985 le lieu historique national Sir-George-Étienne Cartier, qui recrée un intérieur bourgeois du XIX^e siècle et aborde l'histoire politique, fait rare dans nos musées d'histoire.

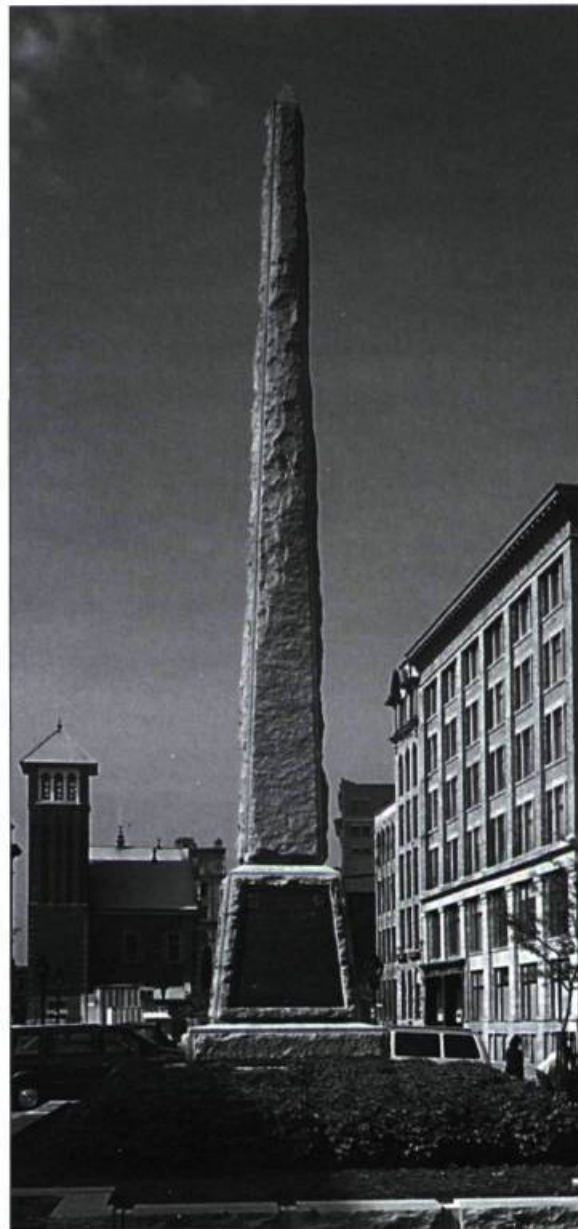
Les initiatives émanent aussi du secteur touristique. De nouveaux intervenants prennent désormais en charge les visites commentées du quartier (mentionnons les guides de Montréal désormais formés et accrédités, ou les agences Les Montréalistes et Guidatour). Des œuvres d'art, la sculpture représentant Marguerite Bourgeoys notamment, et quelques vitrines historiques ajoutent des points de repères historiques dans l'espace public.

1990 : LES ANNÉES DE L’AFFIRMATION

L'élan des années 1980 s'est poursuivi la décennie suivante. En 1991, l'exposition permanente du Centre d'histoire est renouvelée et, à l'occasion du 350^e anniversaire de fondation de la ville, le musée d'archéologie et d'histoire de Montréal Pointe-à-Callière prend place sur le site de la fondation, renouant d'une manière résolument moderne avec les visées commémoratives du XIX^e siècle. Les traces archéologiques deviennent enfin des objets d'interprétation accessibles. De plus, le musée organise des activités d'animation extérieure, comme le marché public du XVIII^e siècle, qui apportent une nouvelle dimension à l'interprétation historique. Des chroniques historiques sont aussi publiées dans le journal de quartier et les commerçants de la rue Saint-Paul organisent en août la Fête de l'histoire.

Certes, le « Vieux », comme on dit, n'est pas encore un lieu historique incontournable de l'imaginaire montréalais, voire québécois, mais ce quartier possède aujourd'hui des outils d'interprétation et des institutions dont ses vénérables défenseurs d'autrefois n'auraient pas pu rêver.

■
Jean-François Leclerc est directeur du Centre d'histoire de Montréal.



L'obélisque de la place d'Youville a été élevé en 1893 par la Société historique de Montréal en l'honneur des fondateurs de la ville.

Photo : Normand Rajotte